

LA DURE RÉALITÉ DE SAMUEL FIÈVLE

Samuel avait surtout acheté ce pull parce qu'il allait bien avec sa veste, et que ses collègues avaient toujours un bon mot pour ses tenues bien assorties. Samuel aimait bien quand ses collègues lui disaient des choses gentilles. Il s'attendait donc, en arrivant au bureau ce matin-là, à devoir feindre l'embarras et la modestie sous une pluie de compliments. Comme il faisait froid dehors, il avait les joues rouges toutes prêtes.

Dans l'ascenseur pourtant, les phrases l'accueillant furent aussi courtes que « Bonjour ». Assis à son poste de travail, on n'échange avec lui que des dossiers à réviser, les politesses d'usage et des sourires fatigués. Autour de la machine à café, on le fait participer à une discussion réchauffée sur les embouteillages, et on ne lâche à son intention, dans la salle de pause, que des banalités. Nulle mention, dans tous les dialogues auxquels il prit part ce matin-là, de son pull, de sa veste, ni de l'heureux effet de leur combinaison. Le seul article de vêtement qui surgît au cours d'une discussion, ce fut la cravate de Fidel, qui était toute sale de craie.

Après le repas de midi, qu'il passait dans le self de l'entreprise avec les collègues de son service, Samuel commençait à voir sa déception se changer en frustration, personne ne semblant vouloir se dévouer pour casser les conversations usuelles et s'exprimer sur sa tenue réussie. Il passa donc l'après-midi à tenter, par des moyens de plus en plus insistants, de faire surgir de ses collègues une exclamation de joie en direction de son nouveau pull, qui allait si bien avec sa veste : il bombait le torse abusivement à chaque propos, pour agrandir la surface visible de son corps et déclencher une réaction ; il baissait les yeux vers son pull de façon répétée, à chaque silence, pour inspirer aux personnes l'entourant le sujet de conversation qu'il espérait ; il allait même jusqu'à deviser, sans aucune subtilité, sur la tenue de ses collègues avec tous ceux qu'il croisait dans les couloirs : « Je trouve que la robe d'Agnès ramène ses yeux bleus sur le devant de son front », « Que Christophe mette des bretelles, je trouve que c'est un chouette geste », ou encore, dans certains élans de désespoir, « À votre avis, qui a les habits les mieux assortis du bureau ? ». Mais toutes ses tentatives rataient, on lui bredouillait des rires, on prétextait une course urgente, ou même, on l'ignorait. Quand approcha l'heure de quitter le bureau, l'exaspération de Samuel atteignait les sommets de son irritation ; il n'échangeait plus aucun regard avec ceux qu'il tenait, à tort de toute évidence, pour des amis — ces gens sur la bienveillance et la sollicitude desquels il avait toujours pensé pouvoir se reposer sans arrière-pensée.

Il traversait le parking lorsqu'Agnès (pas celle de la robe, une autre), jaillissant soudainement derrière lui, le prit par l'épaule et lui lança, visiblement essoufflée d'avoir couru pour le rattraper : « Samuel, ne rentre pas tout de suite ! Viens ! Il faut que je te montre quelque chose ! » Sans rien ajouter d'autre, elle le tira du bras jusque devant les grandes portes de la salle de réunion du rez-de-chaussée. Lui restait silencieux, piqué au fond de

RARES TRÉSORS DE NOS CAMPAGNES

Borfauille-en-Jouzard : un nom de village bien de chez nous, et en cela conforme à ce qu'il désigne, à savoir l'archétype du petit bourg français, rural et convivial, sous des dehors quelque peu frustes mais fleurant bon l'honnêteté coutumière de nos plus chers aïeux – Borfauille-en-Jouzard ou l'exemple d'une culture modeste mais digne, laborieuse, silencieusement, à l'ombre du clocher massif de sa vieille église de pierre beige – Borfauille, tout court, comme on le désigne dans les environs (Frigeaille, Daubancier, Saint-Évrard-la-Source...), ce petit village, semblable à des milliers d'autres, est néanmoins unique, absolument unique en son genre...

Derrière la mairie, en suivant sur une centaine de mètres le Chemin dit des Pierres moussues, on arrive à une porte, étroite, qui chancelle, et lorsqu'on l'ouvre, en un grincement mélodieux, on parvient en un lieu qui tient à la fois du jardin et de la forêt vierge, où herbes étranges et arbres bicornus poussent en tous sens autour d'une mare dont l'eau semble être de bronze (en réalité, des analyses ont prouvé qu'il ne s'agissait que d'eau saumâtre, où flottent en suspension des organismes vivants peu appétissants). Or, au beau milieu de cette mare (parmi les plus beaux milieux de mare, de l'avis de certains), une masse sombre et imposante émerge des flots croupis, et culmine à quelques six mètres de la surface, parmi les frondaisons mordorées entre lesquelles s'infiltrèrent les rayons timides du demi-jour intemporel. Le voyageur qui aura l'audace de s'approcher de cette forme, indéfinissable au premier abord, verra se préciser lentement ses contours, constatera bientôt qu'elle a peu ou prou forme humaine, et ne tardera pas à en déduire qu'il se trouve en présence d'une statue... d'une statue de nain de Blanche-Neige !

Mais, cela n'est pas tout : ce nain géant est un mystère. Ni Prof, ni Atchoum, ni aucun des sept connus... En somme : le Huitième Nain ! Les Borfauillards l'ont depuis longtemps baptisé « Trompette », en raison de la forme de son nez, et lui vouent un culte secret.

Cependant, toute la communauté a nié en bloc avoir été pour quoi que ce soit dans la disparition des touristes allemands dont on n'a retrouvé que le foie et la chaussure gauche, en avril dernier.

FURMEY GLON'S

sa curiosité et excité par le mystère de cette soudaine invitation. Elle marqua une pause, le regarda dans un sourire espiègle et écarta finalement les battants de la porte ; là, une explosion de rires et de visages souriants — tous ses collègues étaient là, amassés dans une ambiance de joie entre les murs festivement décorés de la grande salle. On criait des bouffonneries insensées avec gaieté, on levait ses verres dans des rires excités. Samuel exultait intérieurement, frottait le col de sa veste avec effervescence. Il remarqua l'immense banderole, étendue en travers de la pièce en fête : « Fidel, on t'adore ! C'était nous, la craie ! »